

impatiente expression, disait-il. Je dois cette justice à toute la grâce qu'il témoigna en cet instant.

*Vendredi 12 au Dimanche 14.*

L'Empereur couché en joue. — Nos passe-temps du soir. — Romans. — Sortie politique.

L'Empereur depuis plusieurs jours, avait entièrement interrompu ses promenades à cheval. La reprise qu'il voulut en faire le douze, ne fut pas propre à lui en redonner le goût ni l'habitude : nous avions franchi notre vallée ordinaire, nous la remontions sur le revers opposé à Longwood, lorsque d'une des crêtes où jusque-là il n'y avait eu aucun poste, un soldat nous fit beaucoup de cris et de gestes. Comme nous étions dans le bassin de notre enceinte, nous n'en tîmes aucun compte; alors cet homme descendit hors d'haleine, chargeant son arme en courant. Le général Gourgaud resta de l'arrière pour voir ce qu'il voulait, tandis que nous continuâmes notre route. Je pus le voir, à l'aide de plusieurs tournans, colleter le soldat et le contenir; puis le fit suivre de force jusqu'au poste voisin du Grand-Maréchal, où le général Gourgaud vou-

lait le faire entrer; mais il lui échappa. Il se trouva que c'était un caporal ivre qui avait mal entendu sa consigne; il nous avait plusieurs fois couchés en joue. Cette circonstance, qui pouvait se répéter si facilement, nous fit frémir pour l'existence de l'Empereur; lui n'y vit qu'un affront moral, un nouvel obstacle à son exercice du cheval.

L'Empereur avait interrompu ses invitations à dîner; l'heure, la distance, la toilette étaient pénibles pour les convives; quant à nous, nous en éprouvions de la gêne dans nos habitudes, sans en recueillir aucun agrément. L'Empereur était moins avec nous, sa conversation n'avait plus le même abandon.

L'Empereur avait insensiblement repris son travail régulier : il dictait journellement au Grand-Maréchal sur l'expédition d'Egypte; quelque temps avant de dîner, il me faisait venir avec mon fils, pour relire et couper en paragraphes les divers chapitres des campagnes d'Italie. Le reversi était tout à fait passé de mode, l'Empereur y avait renoncé; l'après-dînée était désormais consacrée à la lecture de quelque

ouvrage ; l'Empereur lisait lui-même tout haut ; quand il était fatigué il passait le livre à quelqu'un ; mais alors il n'en supportait jamais la lecture plus d'un quart d'heure, il s'endormait. Nous en étions en ce moment à des romans ; nous en entamions beaucoup que nous ne finissions pas. C'était *Manon l'Escaut*, que nous rejetâmes bientôt comme roman d'antichambre ; les *Mémoires de Grammont*, si pleins d'esprit, mais qui ne font point d'honneur aux hautes mœurs du temps ; le *Chevalier de Faublas*, qui n'est supportable qu'à vingt ans, etc. Quand ces lectures pouvaient nous conduire jusqu'à onze heures ou minuit, l'Empereur en témoignait une véritable joie : il appelait cela des conquêtes sur le Temps, et il trouvait qu'elles n'étaient pas les plus faciles.

La politique aussi avait son tour. Environ toutes les trois ou quatre semaines, nous recevions un gros paquet de journaux d'Europe : c'était un coup de fouet qui nous ravivait et nous agitait fort durant quelques jours, pendant lesquels nous discussions, classions et résumions les nouvelles ; après quoi nous retombions insensiblement dans le

marasme. Les derniers journaux nous avaient été apportés par la corvette la *Levrette*, arrivée depuis quelques jours ; ils remplirent une de nos soirées, et firent éclater dans l'Empereur un de ces momens de chaleur et de verve dont j'ai été parfois le témoin au Conseil d'Etat, et qui lui échappent de temps à autre ici.

Il marchait à grands pas au milieu de nous, s'animant par degré et ne s'interrompant que par quelques instans de méditation.

« Pauvre France, disait-il, quelles » seront tes destinées ! Surtout qu'est » devenue ta gloire ! . . . . . »  
Je supprimé le reste, d'une assez longue étendue : il le faut.

Les papiers donnant à entendre que l'Angleterre avait voulu le démembrement de la France, mais que la Russie s'y était opposée, l'Empereur a dit qu'il le jugeait ainsi ; que c'était le système naturel ; que la Russie devait voir avec peine la dissolution de la France, parce qu'elle devait craindre alors de voir l'Allemagne s'agglomérer infailliblement contre elle ; tandis que, d'un autre côté, l'aristocratie anglaise devait désirer l'affaiblissement extrême de la France, et

le despotisme sur ses ruines « Je sais » bien que cela n'est pas votre pensée, » a-t-il dit en s'adressant à moi, vous » êtes Anglais. » J'ai répondu qu'il rendait bien difficile de le combattre; mais qu'il me semblait que dans cette aristocratie anglaise même, il pouvait, à toute rigueur, se rencontrer peut-être des têtes assez fortes et des cœurs assez droits pour comprendre qu'après avoir abattu ce qui menaçait leur existence, il pouvait devenir avantageux de relever ce qui n'était plus à craindre. Que la circonstance était unique pour fonder un système nouveau, qui unit à jamais les deux peuples dans leurs intérêts les plus chers, les rendit nécessaires l'un à l'autre, au lieu de les maintenir ennemis naturels, etc. L'Empereur a terminé en disant qu'il était bien sinistre sans doute; mais qu'il avait beau faire, qu'il ne pouvait voir que des catastrophes, des massacres, du sang.

*Lundi 15.*

Sur l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith. — Détails, etc.

J'avais entendu parler, à bord du vaisseau, de l'*Histoire secrète du cabinet*

de Bonaparte, par Goldsmith, et au premier moment de loisir ici, j'avais eu la fantaisie de le parcourir; mais j'ai eu beaucoup de peine à me le procurer, les Anglais s'en défendirent long-temps; ils disaient que c'était un si abominable libelle, qu'ils n'osaient me le mettre dans les mains: ils en avaient honte eux-mêmes, disaient-ils. Il me fallut insister long-temps; leur répéter maintes fois que nous étions tout cuirassés sur de pareilles gentilleses; que celui-là même qui en était l'objet ne faisait qu'en rire quand le hasard les lui plaçait sous la main; et puis si cet ouvrage était si mauvais qu'on le disait, il manquait son but, il cessait de l'être. Je demandai ce qu'était ce Goldsmith, son auteur. C'était un Anglais, me disait-on, qui avait long-temps desservi son pays à Paris pour de l'argent, et qui, de retour en Angleterre, cherchait à échapper au châtimeut et à gagner encore quelque argent, en accablant d'injures et d'imprécations l'idole qu'il avait long-temps encensée. J'obtins enfin cet ouvrage. Il faut en convenir, il est difficile d'amasser de plus horribles et de plus ridicules vilénies que n'en pré-

sentent ses premières pages : le viol, l'empoisonnement, l'inceste, l'assassinat et tout ce qui s'en suit, sont accumulés par l'auteur sur son héros, et cela dès la plus tendre enfance. Il est vrai qu'il importe peu à l'auteur, à ce qu'il semble, de les rendre croyables, et qu'il les démontre lui-même impossibles, ou bien les détruit par les anachronismes, les alibi, les contradictions de toute espèce; les méprises des noms, des personnes, des faits les plus authentiques, etc. Ainsi, lorsque Napoléon n'avait encore que dix à douze ans, et se trouvait sous les barreaux de son école militaire, il lui fait commettre des attentats qui demanderaient du moins l'âge viril et une certaine liberté. L'auteur lui fait entreprendre ce qu'il appelle ses brigandages d'Italie à la tête de huit mille galériens échappés des bagnes de Toulon. Plus tard, il fait abandonner les rangs autrichiens à vingt mille Polonais, qui passent sous les drapeaux du général français, etc., etc. Le même auteur fait venir Napoléon en Fructidor à Paris, quand tout le monde sait qu'il ne quitta jamais son armée. Il le fait traiter avec le prince de Condé, et

demander Madame Royale en mariage, pour prix de sa trahison. Je passe une foule de choses d'une aussi absurde impudence. Il est évident que pour la partie surtout des anecdotes sales ou ridicules, il n'a fait qu'entasser tout ce qu'il a entendu; mais encore, à quelle source a-t-il été puiser? La plupart de ces traits ont pris certainement naissance dans certains cercles fort malveillans de Paris; mais encore sur ce terrain, avaient-ils un certain esprit, du sel, du mordant, certaines couleurs dans l'apparence, certaines grâces dans la diction; ici ces traits sont déjà descendus des salons dans la rue; ils n'ont été recueillis qu'après avoir roulé dans le ruisseau. Les Anglais convenaient que c'était si fort, qu'à l'exception des classes les plus vulgaires, cet ouvrage avait été un poison qui portait son antidote avec lui.

A présent on s'étonnera peut-être que, dès les premières pages, je n'aye pas repoussé une pareille production. Mais c'est si grossièrement méchant, que cela ne saurait exciter la colère; d'un autre côté il n'est point de dégoût que ne fasse surmonter l'oisiveté de

Sainte-Hélène; on est heureux d'y avoir quelque chose à parcourir. *Nous n'avons de trop ici que du temps*, disait très-plaisamment l'Empereur il y a peu de jours: j'ai donc continué; et puis, le dirai-je, ce n'est pas sans quelque plaisir que je lis désormais les contes absurdes, les mensonges, les calomnies qu'un auteur tient toujours, comme de coutume, de la meilleure autorité, sur des objets que je connais aujourd'hui si parfaitement moi-même, qui me sont devenus aussi familiers que les détails de ma propre vie. Comme aussi je trouve quelque charme à laisser des pages remplies des couleurs les plus fausses, un portrait purement fantastique, pour venir étudier la vérité aux côtés du personnage réel, dans sa propre conversation pleine de choses toujours neuves, toujours grandes.

Ce matin l'Empereur m'ayant fait venir après son déjeuner, je l'ai trouvé en robe de chambre, étendu sur son canapé. La conversation l'a conduit à me demander quelle était ma lecture du moment. J'ai répondu que c'était un des plus fameux, des plus sales libelles publiés contre lui, et je lui ai cité à

l'instant quelques-uns des traits les plus abominables. Il en riait beaucoup, et a voulu voir l'ouvrage; je l'ai fait venir; nous l'avons parcouru ensemble. En tombant d'horreurs en horreurs, il s'écriait: *Jésus!... Jésus!...* se signait; geste que je me suis aperçu lui être familier dans sa petite intimité, lorsqu'il rencontre des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitent son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère. Chemin faisant l'Empereur analysait certains faits, redressait des points dont l'auteur avait su quelque chose. Parfois il haussait les épaules de pitié, parfois il riait de bon cœur; jamais il ne montra le moindre signe d'humeur. Quand il lut l'article de ses nombreuses débauches, les violences, les outrages qu'on lui faisait commettre, il observa que l'auteur avait voulu sans doute en faire un héros, sous tous les rapports; qu'il le livrait du reste à ceux qui voulait le faire impuissant, que c'était à ces messieurs à s'accorder ensemble, ajoutant gaîment que tout le monde n'était pas aussi malheureux que le plaideur de Toulouse. Toutefois on avait tort, disait-il, de l'attaquer sur ses mœurs, lui que

tout le monde savait les avoir singulièrement améliorées, partout où il avait gouverné; on ne pouvait ignorer que son naturel ne le portait pas à la débauche; la multitude de ses affaires ne lui en aurait pas d'ailleurs *laissé le temps*. Arrivé aux pages où sa mère était peinte à Marseille sous le rôle le plus dégoûtant et le plus abject, il s'est arrêté répétant plusieurs fois, avec l'accent de l'indignation et d'une demi-douleur: « Ah! Madame!..... Pauvre Madame!..... Avec toute sa fierté!..... Si elle lisait ceci!..... Grand Dieu!.... »

Nous avons passé ainsi plus de deux heures, au bout desquelles il s'est mis à sa toilette; on a introduit le docteur O' Méara, c'était l'heure à laquelle d'ordinaire il était admis. « *Dottore*, lui dit-il en italien, tout en faisant sa barbe, » je viens de lire une de vos belles productions de Londres contre moi. » La figure du docteur demandait ce que c'était; je lui fis voir le livre de loin; c'était précisément lui qui me l'avait prêté, il était déconcerté. « On a bien raison de dire, continuait l'Empereur, qu'il n'y a que la vérité qui offense; je n'ai pas été fâché un instant, mais j'ai ri sou-

vent. » Le docteur cherchait à répondre et s'entortillait dans de grandes phrases: c'était un libelle infâme, dégoûtant, tout le monde le savait, personne n'en faisait de cas; toutefois quelques-uns pouvaient le croire, faute d'y avoir répondu. « Mais que faire à cela? disait l'Empereur. S'il entrait aujourd'hui dans la tête de quelqu'un d'imprimer qu'il m'est venu du poil, et que je marche ici à quatre pattes, il est des gens qui le croiraient, et diraient que c'est Dieu qui m'a puni comme Nabuchodonosor. » Et que pourrais-je faire? il n'y a aucun remède à cela. » Le docteur sortit, concevant à peine la gaité, l'indifférence, le naturel dont il venait d'être témoin; pour nous, nous y étions désormais accoutumés.

Mardi 16.

L'Empereur se décide à apprendre l'anglais.

Sur les trois heures, l'Empereur m'a fait venir pour causer pendant qu'il faisait sa toilette; nous avons été ensuite faire quelques tours dans le jardin. Il a observé, par hasard, qu'il était honteux qu'il ne sût pas encore lire l'Anglais. Je l'ai assuré que s'il avait continué, après

les deux leçons que je lui avais données aux environs de Madère, il lirait aujourd'hui toute espèce de livres anglais. Il en demeurait convaincu, et m'a commandé alors de le forcer chaque jour à prendre une leçon. De là la conversation a conduit à faire savoir que je venais de donner à mon fils sa première leçon de mathématiques : c'est une partie que l'Empereur aime beaucoup, dans laquelle il est très-fort. Il s'est étonné que je montrasse à mon fils d'abondance, sans livre et sans cahier ; il ne me savait pas de cette force, disait-il, et m'a menacé alors de le voir parfois, à l'improviste, examiner le maître et l'écolier. A diner il a entrepris ce qu'il a appelé M. le professeur de mathématiques, et bien lui en a pris d'être ferré ; une question n'attendait pas l'autre ; souvent elles étaient fort subtiles. Il ne revenait pas, du reste, que dans les lycées on ne montrât pas de très-bonne heure les mathématiques ; il disait qu'on avait gâté toutes ses intentions touchant les universités, se plaignait fort de M. de Fontanes, se récriant sur ce que, pendant qu'il était contraint d'aller faire la guerre au loin, on lui *gachait* tout chez lui, etc., etc.

Cela a ramené l'Empereur à ses premières années, au père Patrault, son professeur de mathématiques, dont il nous a fait l'histoire ; je l'ai déjà écrite, on doit l'avoir lue plus haut.

*Mercredi 17.*

Première leçon d'anglais, etc.

Aujourd'hui l'Empereur a pris sa première leçon d'anglais ; et comme mon grand but était de le mettre à même de lire promptement les papiers-nouvelles, cette première leçon n'a consisté qu'à faire connaissance avec une gazette anglaise, à en étudier les formes et le plan, à connaître le placement toujours uniforme des divers objets qu'elle renferme, à séparer les annonces et les commérages de ville d'avec la politique, et dans celle-ci apprendre à discerner ce qui est authentique d'avec ce qui n'est qu'un bruit hasardé.

Je me suis engagé, si l'Empereur avait la constance de s'ennuyer tous les jours de pareilles leçons, à ce que dans un mois il pût lire les journaux sans le secours d'aucun de nous. L'Empereur ensuite a voulu faire quelques thèmes : il écrivait des phrases dictées, et les traduisait

en anglais, à l'aide d'un petit tableau que je lui ai fait pour les verbes auxiliaires et les articles; et à l'aide du dictionnaire pour les autres mots, que je lui faisais chercher lui-même. Je lui expliquais les règles de la syntaxe et de la grammaire, à mesure qu'elles se présentaient: il a fait de la sorte quelques phrases qui l'ont plus amusé que les versions que nous avions essayées aussi. Après la leçon, sur les deux heures, nous sommes passés dans le jardin; on a tiré plusieurs coups de fusil; ils étaient si près, qu'il semblait que ce fût dans le jardin même. L'Empereur a observé que mon fils (nous croyions que c'était lui) semblait faire une bonne chasse; j'ai ajouté que ce serait la dernière fois qu'il la ferait aussi près de l'Empereur. « Effectivement, a-t-il repris, allez dire qu'il ne nous approche qu'à la portée du canon. » J'y ai couru; nous l'accusions à tort; tout ce bruit se faisait pour les chevaux de l'Empereur que l'on s'occupait à dresser.

Après le dîner, pendant le café, l'Empereur m'acculant à la cheminée, m'appuyait la main sur la tête comme pour me mesurer la taille, et me disait: « Je

» suis un géant pour vous. — Votre  
» Majesté l'est pour tant d'autres, ai-je  
» observé, que cela ne saurait m'affecter. » Il a parlé aussitôt d'autre chose, car il ne s'arrête pas volontiers sur les phrases de cette nature.

*Jeudi 18 au Samedi 20.*

Nos habitudes journalières. — Conversation avec le gouverneur Wilks. — Armées. — Chimie. — Politique. — Détails sur l'Inde. — Delphine, de M<sup>me</sup> de Staël. — MM. Necker, Calonne.

Notre vie se passait dans une grande uniformité. L'Empereur ne sortait pas du tout le matin; vers les deux heures, la leçon d'anglais était devenue très-régulière; venait ensuite la promenade du jardin ou quelques présentations qui étaient fort rares; puis une petite course en calèche, car les chevaux étaient enfin arrivés; avant le dîner, la révision des campagnes d'Italie ou d'Egypte; après le dîner, la lecture de nos romans.

Le vingt, l'Empereur reçut le gouverneur Wilks, avec lequel il eut une conversation à fond sur l'armée, les sciences, l'administration et les Indes. Parlant de l'organisation de l'armée

anglaise, il s'est arrêté sur son mode d'avancement, s'étonnant que chez un peuple où existait l'égalité des droits, les soldats devinssent si rarement officiers. Le colonel Wilks avouait que leurs soldats n'étaient pas faits pour le devenir, et que les Anglais s'étonnaient à leur tour de l'immense différence, à cet égard, qu'ils avaient remarquée dans l'armée française, ou presque chaque soldat leur avait montré les germes d'un officier. « C'est une des grandes conséquences de la conscription, observait l'Empereur : elle avait rendu l'armée française la mieux composée qui fut jamais. C'était, continuait-il, une institution éminemment nationale et déjà fort avancée dans nos mœurs : il n'y avait plus que les mères qui s'en affligeassent encore ; et le temps serait venu où une fille n'eût pas voulu d'un garçon qui n'aurait pas acquitté sa dette envers la patrie. Et c'est dans cet état seulement, ajoutait-il, que la conscription aurait acquis la dernière mesure de ses avantages : quand elle ne se présente plus comme un supplice ou comme une corvée ; mais qu'elle est devenue un point d'honneur dont

» chacun demeure jaloux, alors seulement la nation est grande, glorieuse, forte ; c'est alors que son existence peut défier les revers, les invasions, les siècles.

» Du reste, continuait-il, il est vrai de dire encore qu'il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger ; il semble leur donner de l'esprit ; c'est leur héritage gaulois... La vaillance, l'amour de la gloire, sont chez les Français un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler mes jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois : *l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores !* »

De là, l'Empereur sachant que le gouverneur Wilks était très-fort sur la chimie, l'a attaqué sur cet objet. Il lui a parlé des immenses progrès que cette science avait fait faire à toutes nos manufactures. Il lui a dit que l'Angleterre et la France avaient sans doute également de grands chimistes ; mais que la chimie était bien plus généralement répandue en France, et surtout beaucoup plus

dirigée vers des résultats utiles ; qu'en Angleterre elle demeurait une science ; qu'en France elle commençait à n'être plus qu'une pratique. Le gouverneur convenait de la vérité littérale de ces assertions, et ajoutait, avec grâce de son côté, que c'était à lui, Empereur, que ces avantages étaient dus, et que toutes les fois que la science serait conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands et d'heureux résultats pour le bien-être de la société. L'Empereur disait que dans les derniers temps la France avait conquis le sucre de betterave, de même qualité et de même prix que le sucre de canne. Le gouverneur en a été fort étonné ; il ne le soupçonnait pas. L'Empereur lui a affirmé que c'était un fait des plus avérés, bien qu'en opposition directe aux préjugés encore existans de l'Europe, et même de la France. Il a ajouté de plus qu'il en était de même du pastel, substitut de l'indigo, et ainsi de presque tous les objets coloniaux, à l'exception du bois de teinture. Ce qui le portait à conclure que si la découverte de la boussole avait produit une révolution dans le com-

merce, les progrès de la chimie étaient appelés à en produire la contre-révolution.

On a parlé ensuite des émigrations nombreuses actuelles des ouvriers de France et d'Angleterre en Amérique. L'Empereur observait que ce pays privilégié s'enrichissait de nos folies. Le gouverneur a souri, disant que celles de l'Angleterre se trouvaient en tête du catalogue, par les nombreuses fautes ministérielles qui avaient amené la révolte de ces colonies et leur émancipation. A cela, l'Empereur observait qu'elle avait dû être inévitable ; que quand les enfans sont devenus plus grands que leurs pères, il est difficile qu'ils obéissent long-temps.

Alors la conversation a conduit naturellement aux Indes ; le gouverneur y a demeuré nombre d'années, il y occupait de hauts emplois, il y a fait de grandes recherches, il a pu répondre à une foule de questions de l'Empereur sur les lois, les mœurs, les usages des Indous, l'administration des Anglais, la nature et la confection des lois actuelles, etc., etc.

Les Anglais, aux Indes, sont régis par les lois d'Angleterre ; les indigènes,

par les lois locales faites par les divers conseils, agens de la compagnie, qui ont pour règle fondamentale de se rapprocher le plus possible des lois mêmes de ces peuples.

Hyder Aly était un homme de génie ; Tippoo, son fils, n'était qu'un présomptueux, fort ignorant et très-inconsidéré. Hyder Aly avait jusqu'au-delà de cent mille hommes ; Tippoo n'en avait guère jamais eu que cinquante mille. Ces peuples ne manquent pas de courage ; mais ils n'ont pas nos forces physiques ; ils sont sans discipline et sans tactique. Dix-sept mille hommes de troupes anglaises, dont quatre mille Européens seulement, avaient suffi pour détruire cet empire de Misoor. Cependant il était à croire que tôt ou tard l'esprit national affranchirait ces contrées du joug européen : le mélange du sang européen avec celui des indigènes, créait une race mixte, dont le nombre et la nature préparaient certainement de loin une grande révolution. Toutefois aujourd'hui ces peuples étaient certainement plus heureux qu'avant la domination anglaise : l'administration d'une exacte justice et la douceur du gouvernement étaient,

quant à présent, les plus fortes garanties de la métropole. On avait cru devoir y joindre aussi la défense aux Anglais et aux Européens d'y acheter des terres ou d'y former des établissemens héréditaires, etc., etc., etc. Voilà ce que j'ai recueilli de plus marquant dans l'intéressante conversation de M. Wilks.

Delphine de M<sup>me</sup> de Staël occupait en ce moment nos soirées. L'Empereur l'analysait : peu de choses trouvaient grâce devant lui. Le désordre d'esprit et d'imagination qui y règne animait sa critique : c'était toujours, disait-il, les mêmes défauts qui l'avaient jadis éloigné de son auteur, en dépit des avances les plus vives et des cajoleries les plus actives de celle-ci.

Dès que la victoire eut consacré le jeune général de l'armée d'Italie, M<sup>me</sup> de Staël, sans le connaître, et par la seule sympathie de la gloire, professa dès cet instant pour lui des sentimens d'enthousiasme dignes de sa Corine ; elle lui écrivait, disait Napoléon, de longues et nombreuses épîtres pleines d'esprit, de feu, de métaphysique : c'était une erreur des institutions humaines, lui mandait-elle, qui avait pu lui donner pour femme